

Daniel ARANJO

Laboratoire Babel Université du Sud (Toulon-Var)

Professeur (littérature comparée du domaine méditerranéen)

JEU DE L'OIE DE LA RÉVOLUTION ET DE L'EMPIRE

recueil inédit ¹

TÉMOIGNAGE DE L'AUTEUR

Les trois derniers textes

Le recueil, inédit, dont je vais vous parler est en cours d'achèvement ; il a été pour une grande part inspiré et impulsé par ce colloque, au moins pour la seconde moitié (*Empire*), comme il peut exister des œuvres suscitées par une commande.

Je suis en train de finir « Retraite de Russie », texte en prose rythmique au départ conçu comme un monologue furieux de théâtre, aux enchaînements rudes et évasifs, qui permettent de balayer tout un monde en zigzags spontanés, en partie inspiré par le monologue *La Mort de Néron* de Félicien Marceau qu'il m'a été donné d'entendre en août 2009 au Théâtre du Nord-Ouest (Paris 9^{ème}) par un ami comédien et metteur en scène, Eliezer Mellul, et surtout par un autre monologue, tiré de *La Nuit juste avant les forêts*, de Bernard-Marie Koltès, par le comédien David Mallet, dans le même théâtre et à la même époque. J'aime bien, du moins quand il s'agit de théâtre, écrire en pensant à un comédien donné, même si l'expérience prouve que ce n'est jamais celui-là qui créera le rôle. Je comprends que Vivaldi ait écrit en pensant à la cantatrice à qui il destinait sa mélodie. Il existera deux versions de cette « Retraite de Russie » : la version scénique, d'un seul tenant, à défaut d'une seule coulée, à travers ses cinq numéros, et la version poétique pour ce recueil en cinq pièces successives toutes intitulées « Retraite de Russie », comme une case de jeu de l'oie où l'on revient toujours et s'enlise, à l'image même du « colosse russe » (Napoléon), le vrai tournant de ce destin - que l'Empereur aurait pu du reste mieux négocier, ne serait-ce qu'en abolissant

¹ L'ouvrage, illustré par Janine Laval et achevé peu après la tenue du colloque, est disponible sur le site de l'illustratrice <http://ninjamanu.free.fr>

le servage dans les régions qu'il contrôlait. C'est évidemment la pièce la plus référentielle (et pour cause) du recueil, conçu pour le rythme physique de l'acteur - et son dynamisme propre - ce dynamisme qu'ailleurs le vers apporte plus naturellement à un moins pédestre contenu - la part de l'expression poétique dans cette « Retraite » se limitant à certain sens du rythme et quand il le faut à certaine concision.

Mon dernier poème ? L'idée m'en est venue avant-hier alors même que je décollais de l'aéroport de Toulouse-Blagnac à destination de Bastia (et il y a un rapport, physique, entre les deux choses) et que, partant pour la Corse, je me rappelai soudain que Napoléon n'y était, lui, jamais revenu depuis son retour d'Égypte et qu'en conséquence il ne serait sans doute jamais non plus retourné à l'île d'Elbe après l'avoir quittée (comme si ce diable de grand homme pouvait être à ce point rancunier à la face du monde qu'il s'imposât de rentrer par la grande porte en repassant sous une petite !), contrairement au dernier vers de mon poème « Départ de l'île d'Elbe » : « ah pauvre île, ton fidèle empereur bientôt te reviendra en Empereur du Monde, une fois enfin vainqueur à Waterloo. » Ce texte-contrepied conçu en plein décollage devait faire au départ un vers, et je sentais que le ou les mots les plus importants en seraient le premier ou les premiers, sans doute quelque chose comme un connecteur logique. Finalement, il en fit quatre, prononcés par la Nourrice corse de Napoléon (l'un de ces nombreux personnages, parfois modestes, que le fidèle Empereur de Sainte-Hélène n'oublie pas de mentionner dans son émouvant *Testament*) ; puis cinq, quand la statue - découverte hier ici même - de ce cousin de Corte, Arrighi de Casanova, dont Napoléon fit un duc de Padoue, m'en fit rajouter un de plus :

NOURRICE CORSE

Pas plus, pauvre île, pas plus qu'il n'est revenu en Corse
après son retour d'Égypte et tous les Brumaires de sa vie !
N'y comblant guère que moi, d'un grand sort,
ou d'un duché à Padoue son cousin de l'osseuse Corte,
depuis Sainte-Hélène et Moscou quand il faut.

J'ai pensé aussi durant une quinzaine de jours à un poème-catalogue (ces poèmes-catalogues un peu prosaïques et dont c'est le charme inattendu comme on en trouve parfois dans quelques littératures, par exemple en France avec le fameux « Inventaire » de Prévert) qui énumérerait les différentes affectations, parfois exotiques (jusqu'en Louisiane française,

temporairement récupérée sur les Espagnols ²), des différents préfets de l'un de ces départements français de l'époque extérieurs à l'Hexagone, pas toujours éphémères d'ailleurs, par exemple celui des Deux-Nèthes (chef-lieu Anvers), qui dura dix-neuf ans, et se trouve être celui par lequel le jeune Schopenhauer est entré en France le 18 novembre 1803 ³. Ce poème aurait eu pour titre : « Dix-neuf ans avec la réalité » - réalité dans mon esprit toute administrative, qui eût opéré une coupe concrète à travers un certain espace-temps (d'autant que presque tous ces préfets ont été fidèles à l'Empereur durant les Cent Jours), et avec la brièveté du poème eût effleuré sans en avoir l'air quelques vastes questions : ces préfets ont-ils eu pour ces affectations la même tendresse rétrospective que nous ? s'y sont-ils ennuyés, jusqu'en Louisiane ? que n'y ont-ils tenu journal ! ou n'ont-ils eu pour ces destinations que le rapport professionnel et abstrait, à base de chiffres, d'un astrophysicien pour tel aérolithe inconnu et pourtant réel de notre système ? Je n'ai pas réussi à faire ce poème, dont pourtant je détenais la matière et la forme, si déterminante parfois à elle seule. Et pourtant j'y tenais, tant l'histoire, ce peut être la petite histoire, l'intra-histoire, un mot anodin, une expression d'époque disparue et dont c'est la force, une somme de détails où se concentre le temps comme on en trouve tant dans le *Journal de voyage* du jeune Schopenhauer, à l'époque âgé de quinze ans, aux derniers jours du Consulat et aux tout premiers de l'Empire (3 mai 1803-25 août 1804, l'Empire étant établi le 18 mai de cette dernière année) et à qui j'ai tenu à rendre hommage en ces termes (en gommant l'année originelle, 1804, dans une perspective peut-être un peu mythique) :

QUATRE JOURS D'HIVER SOUS LE CONSULAT

Dimanche 15 janvier

Le Premier Consul a passé en revue 6000 hommes de troupe italienne dans la Cour des Tuileries (je n'ai pas très bien vu son visage) et magnifiquement distribué des drapeaux à chaque régiment.

Lundi 16 janvier

Théâtre Feydeau. Le Premier Consul est présent. J'ai très bien vu ce visage décidé, mi-obscur, déjà un peu massif. On joua *La Maison isolée* et *La Jeune Prude*, nouvelle pièce uniquement jouée par des femmes.

Mardi 17 janvier

Au Vaudeville. On donnait *L'Intendant*, *L'Embarras du choix* et une nouvelle pièce *La Tapisserie de la reine Mathilde*, qui se passe sous Guillaume le Conquérant mais fait allusion au projet actuel de débarquement en Angleterre.

² Le dernier préfet de la Louisiane française (bien plus étendue que l'actuel état de Louisiane) fut, en 1802, avant son abandon par Napoléon Bonaparte l'année suivante, Pierre-Clément de Laussat, ci-devant Député des Basses-Pyrénées au Conseil des Anciens, et futur préfet des Deux-Nèthes en 1812-1813.

³ *Journal de voyage*, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », tr. fr. Didier Raymond, 989, p. 79.

Jeudi 19 janvier

Leçon publique, très claire, de l'abbé Sicard à l'Institut des Sourds-Muets.

Demain, sera deux mois que nous sommes en France (de Bréda en Hollande jusqu'à Anvers, département français des Deux-Nèthes, créé il y a neuf ans ; nom charmant, à grelots et douane indulgente ; le Coche des Deux-Nèthes).

(*Journal de voyage d'un jeune philosophe allemand*)

Et je me demande même, toujours en hommage à ces petits faits anodins et perdus qui ont baigné dans le tiède flux de conscience, même distrait, de l'histoire, dans mon poème quasi final « Sainte-Hélène », inspiré à la fois par ce journal de Schopenhauer, dont je rétablis cette fois la date (1804), et le testament de Napoléon, je me demande même :

SAINTE-HÉLÈNE

Mais toi maintenant, sur ton île, à jamais célèbre, dont tu (et tous) ignorions jusqu'au nom et au gris hémisphère, jusqu'à hier seulement, que te reste-t-il de *La Jeune Prude, ou les femmes entre elles*, comédie en un acte avec chants, musique de Dalayrac, uniquement jouée par des actrices, du 16 janvier 1804, théâtre Feydeau, à Paris - où tu ne reviens déjà plus et voudrais tant reposer ?

(Et oh, loin de toute Égypte et tout Paris et tout Dalayrac, ce buste d'enfant, né prince français, qu'il s'en souviennent, qui a dix ans *déjà*, dix de son enfance et sept de ta solitude que malade, fiévreux, tête... armée, tu fixes, fixeras jusqu'au bout, tant est vaste la mort, sans armes, jusqu'au bout de cette île !)

Statuette d'enfant, image de mon fils loin de toute image : qu'on te remette aussi quelques portraits des plus ressemblants de ton père, et ne crois rien de ce qu'on t'en dira à Vienne loin de moi mais redresse seul le vrai à la clarté du vrai.

Ô fils, que je n'aurai presque pas vu, jamais depuis sept ans, ah loin des triumvirs qui surveillent pour l'heure ah combien petitement l'Europe, ah l'un à l'autre enfin à jamais être enfin réunis, même cent ans après ma mort !⁴

La réalité. Plus forte que la fiction, et elle-même poème, où ne rien changer. En veut-on un dernier exemple ? On le trouvera dans l'une des illustrations (illustration 6) au présent article : « Le Roi de Siam au tombeau de Napoléon I^{er} ». M'en souviendrai-je un jour, pour tel nouveau passage de ma « Retraite de Russie » ? Ce n'est pas impossible. Pour l'heure, c'est mon incapacité, quasi physique, à y rajouter quoi que ce soit qui m'empêche d'en faire un poème. Tout commentaire en affaiblirait la portée. Alors citons. Citons :

⁴ On aura peut-être reconnu ici une allusion au transfert des cendres de « Napoléon II Roi de Rome » (on sait qu'il fut Empereur vingt jours en 1814 à la fin des Cent Jours), aux Invalides le 15 décembre 1940, « cent ans », jour pour jour, après le transfert de celles de son père aux Invalides, à l'initiative d'Hitler, sur une idée, au départ, de Benoist-Méchin et malgré l'hostilité italienne de l'allié Mussolini. J'ai gommé toute référence à Hitler, même s'il peut exister des finesses de tyrans (Hitler en eut beaucoup avec sa chienne), voire des délicatesses d'artiste chez un Néron. Et Parisiens alors de réclamer : « Du charbon, pas des cendres ! ».

« Sa visite aux Invalides l'a également beaucoup frappé. Longuement il est resté en méditation devant le tombeau de Napoléon. Était-il sincère, ou par courtoisie imitait-il les souverains qui y vinrent avant lui ? Il eût été bien curieux de connaître les pensées qu'il eut à ce moment. »

« Les Siamois sont fort petits, mais robustes. Ils ont la face large, les joues proéminentes, les yeux obliques, la bouche grande, les lèvres épaisses, le teint olivâtre et cuivré. Ils sont vains, artificieux, obséquieux et avarés. Ils fument beaucoup et ils jouent quelquefois jusqu'à leurs femmes et leurs enfants. Comme religion, ils adorent l'éléphant blanc, qu'on trouve en grand nombre dans les forêts du Sud. [...]

Citons enfin le nom du roi ; c'est un nom compliqué : Somdetch-Phra-Paramindr-Maha-Koulanlonkorn-Phra-Khoula-Khom-Klao.

Somdetch-Phra, etc., est né le 21 septembre 1853. Il a succédé à son père le 1^{er} octobre 1868. »

(*Le Petit Journal Supplément Illustré*, 26 septembre 1897 ; *Le Petit Journal*, 15 juillet 1893)

Origine et composition du recueil

L'amorce lointaine du recueil doit remonter à 1988 et aux préparatifs du bicentenaire de la Révolution. Le Conseil Général de mon département (les Pyrénées Atlantiques) avait créé un concours de poésie à la gloire de la Révolution. L'idée, je crois, m'avait un peu surpris et poussé à écrire sans conviction quelques poèmes - dont j'ai hélas perdu le manuscrit. Je me souviens que l'un de ces poèmes, que l'on retrouvera dans mon recueil, concernait Louis XVI :

"Madame Veto,
Monsieur Veto..."

Monsieur Veto sans veto...
ci-devant roi et même vice-Dieu,

voilà qu'on fait de toi
un citoyen à boucles et bottines,

à cocarde et chapeau,
et désormais Capet...

Moins qu'un représentant aux Armées,
ou qu'à Versailles un serrurier... [...]

peut-être aussi le poème initial ⁵ de mon recueil sur Louis XVII :

Enfant, tout t'échappe :

⁵ Après l'amorce, que l'on retrouvera à la fin, une fois la boucle bouclée et le jeu de l'oie refermée : « napoléons, sesterces, / louis busqués, // charlottes et marats, / antoinettes-maries [...] »

ta place dans le drame ;

l'hostie que tu seras...
Mais ta tête morte encore rit...

Qu'a-t-elle retenu
de ce jour d'échafaud ? [...]

Dans ce cas, le premier poème du recueil serait l'un des premiers poèmes à avoir été écrit, ce qui arrive parfois chez moi mais est loin d'être la règle dans le domaine de l'art et de l'esprit (le premier poème d'*Alcools*, « Zone », a été le dernier à être composé, les introductions, ouvertures d'opéra, premiers mouvements de symphonie sont souvent écrits en dernier, selon le principe que l'antériorité logique ou ontologique et de droit n'est pas l'antériorité chronologique et de fait et que là aussi « les derniers seront les premiers »). Inutile de dire que je n'ai pas concouru devant le Conseil Général de mon département. En général, on est mal classé ou pas classé du tout par ce genre de jury présidé par un ancien instituteur ou membre pérenne d'une académie locale, ou battu par l'un de ses propres étudiants qui y concourt en même temps. (L'un des chefs-d'œuvre de Pessoa, *Message*, remporta certes un jour un prix de poésie à Lisbonne, mais ce fut *ex æquo* et du fait de l'indulgence du jury pour le nombre de pages qu'avait réussi à noircir l'auteur inconnu.)

Le titre du recueil, *Jeu de l'oie de la Révolution et de l'Empire*, est assez ancien. Sans doute lié lui aussi à la période du Bicentenaire, puisque le double *Almanach de la Révolution et de l'Empire* par Jean Massin (Encyclopædia Universalis, 1988, 2 tomes), que j'ai dû acheter à l'époque, comportait comme cadeau la reproduction d'un Jeu de l'oie - dans mon souvenir, un Jeu de l'oie de la Révolution et de l'Empire. En fait, je me contentai comme souvent à mon habitude du souvenir de plus en plus abstrait de la chose. Je me suis occupé de le retrouver dernièrement, à sa place, pour cette communication et me suis alors aperçu qu'il n'avait plus rien à voir avec le souvenir que j'en gardais, à supposer d'ailleurs que j'en gardasse un souvenir quelconque, et que ce Jeu de l'oie était un Jeu de l'oie de la seule Révolution à hautes cases pas trop stylisées (mon erreur provenant peut-être du second tome de Jean Massin, bel et bien consacré, lui, à l'Empire). *Idem* pour ce disque Philips contenant la *Messe du Sacre* de Paisiello, acheté en supermarché pour fêter mon admissibilité à l'agrégation de Lettres Classiques en 1973, que je n'avais plus regardé ni écouté depuis une trentaine d'années et qui dans mon esprit était devenu un coffret au luxe tout impérial. Inutile de dire que j'ai mis du temps à le retrouver, puisqu'il n'était pas rangé avec mes coffrets, et

que son audition m'a particulièrement déçu, du fait en particulier de la qualité technique de l'enregistrement, plus guère stéréophonique. Il n'en reste pas moins que c'est à ce souvenir abstrait et idéal que je dois les deux ou trois allusions à Paisiello qui figurent avec ou sans le nom dans mon recueil, y compris pour le baptême du Roi de Rome, alors que j'ignore s'il y eut même un compositeur de mis à contribution ce jour-là par le culte impérial :

messe lente de Paisiello, mais c'est notre messe
et le cuivre de mon sacre en illumine encore le sacre

et ton baptême, enfant d'enfance né d'enfance

hier parmi d'ivres violons d'enfance -
enfance, si tu nais

d'entre les corolles de cuivre d'un sacre et le cri des hautbois

et je dis enfance de l'enfance de l'enfance
et l'outre-empire de nos sens

et je dis roi de Rome princesse de Venise ⁶

roi de Rome enfance roi de Rome [...]

Où j'utilise des répétitions rapprochées, comme en arabe (langue paronomastique naturellement liturgique), dont j'ignore l'effet, peut-être étrange et exotique, à le supposer chez nous toujours de bon goût, qu'elles pourront avoir sur un lecteur français peu familier de la chose et à qui je n'aurais sans doute pas dû révéler l'origine de ce procédé circulaire pour le laisser agir à plein sur son oreille.

Quant à la composition de l'ensemble du recueil, elle est à la fois claire et libre : constituée de deux moitiés données dans l'ordre chronologique (*Révolution* puis *Empire*), à la fois égales par leur nombre de pages respectif, mais inégales pour le reste : si la seconde moitié est la plus fournie en nombre de signes (du fait en particulier de la série en prose rythmique « Retraite de Russie »), c'est la moins riche pour le nombre de poèmes (21) - il est vrai que nombre des 30 poèmes de la partie *Révolution* sont bien courts (parfois de un à trois vers) - le texte « La Face du monde », consacré à Drouet, l'homme de Varennes qui sera sous-préfet sous l'Empire, étant commun aux deux périodes. Donc un équilibre dynamique dans le déséquilibre, avec quelque parti de désordre surtout sensible dans la partie *Révolution* (la variabilité du coup de dés à travers les cases, étroites ou non, rapides ou pas, du jeu de l'oie ;

⁶ Si l'enfant eût été une fille, elle eût hérité du titre de « Princesse de Venise » - belle chose.

c'est le Baudelaire des *Petits Poèmes en prose* qui proclamait ce droit à cette « fantaisie » et absence de composition, qui au reste n'est pas absolue dans son recueil) - mais qui n'empêche pas l'ensemble de se diriger clairement vers le glorieux Dôme des Invalides final, en espérant qu'il ne sera pas trop mauvais (on sait tout le risque qu'il y a à faire de la mauvaise littérature avec de trop bons sentiments).

L'iconographie

Quelle a été la part de l'iconographie dans la conception et l'élaboration de ce recueil ?

Par certains aspects, très restreinte, puisque je cherche souvent à réduire le matériel (thématique, sonore) de base, sans trop me documenter, même si je lis beaucoup, pour ne pas alourdir le poème, qui doit être autonome et cohérent - fût-ce, sur de tels sujets, dans son indispensable référence historique - parfois faite de presque rien, même quand il prend plus d'une page comme le poème sur le Baptême du Roi de Rome, qui tient de la pure variation, circonscrite dans une courbe donnée ; pour ne rien de deux fragments entendus en rêve, encore moins chargés de matière ⁷. Mon poème un peu calligramme « Canova », en disposition fuselée et centrée, qui s'intitula d'abord « Fût » et évoque certain aspect Pauline Borghese et même anacréontique de l'Empire, a été composé sans référence à quelque statue précise que ce soit mais plutôt à certaine idée, certain poli, très fin, certains mots et décors de l'Empire (Salle des Saisons du Louvre), l'abstraction du point de vue étant ici censée styler le mince profil d'ensemble. De même pour ma série de poèmes sur la Mort de Marat, dont je ne me rappelle plus du tout la date, mais ce qui est sûr, c'est que je les ai écrits sans avoir le tableau de David sous les yeux, évitant même d'y revenir pour mieux m'en tenir à la technique minimaliste de la décharge et donc peut-être de l'amplification elliptique, parce que je n'avais besoin que de l'idée dynamique du tableau (si tableau il y avait encore dans mon esprit), générant parfois dans mon esprit quelque chose comme le coup de sabre du vers :

MARAT

La main pendante,
et l'encre fraîche du stylet

⁷ Les vers ou bouts de vers entendus en rêve et qu'on a tant de mal à y enregistrer avant réveil sont souvent décevants au saut du lit. C'est à un rêve que je dois ce poème-monostique à la gloire de la République : « dans le papier des grands jours sans deuil que nourrit la République » ; certainement pas le meilleur (je viens de dire qu'on ne fait pas toujours de la bonne littérature avec de bons sentiments) mais à quoi je tiens, parce que je le tiens d'un rêve. Plus fort et plus récent : « debout comme un vol de puces », que j'ai intégré tel quel à un spectacle de kremlin particulièrement miteux croisé par mon grognard de « Retraite de Russie », en y adjoignant un souvenir de Gogol (*Les Âmes mortes*), l'allusion à ce dernier étant encore plus nette, me semble-t-il, un peu plus loin : « Dehors, un coin de placette bancaire et pourrie, de guingois, un hameau d'âmes mortes, connues d'aucun rôle fiscal, devant notre âme morte. »

sur la baignoire (comme un linge)
à l'écritoire encor pendante.

Ô tribun :

mais la fille de Corneille
(Esther Colère Ange !)

seule obéit à Dieu.

C'est que je me méfie du descriptif en poésie, beaucoup moins au théâtre (par exemple dans ma « Retraite de Russie »), et de la précision référentielle à quoi ce descriptif nous contraint, avec son corollaire : la prose ⁸. La poésie, pour fonctionner, doit être, par nature, davantage « courte et obscure » ⁹. Debussy s'est expliqué dans sa correspondance sur l'avantage qu'il a trouvé à écrire presque toute son esquisse symphonique et essentielle de *La Mer* en pleine terre ferme, dans l'Yonne, loin du poids incommode du motif. Le poète doit voir ce qu'il voit comme le verra aussitôt son distrait lecteur, qui n'a pas l'original sous les yeux. Je n'ai d'ailleurs revu le tableau de David qu'après avoir écrit presque toute ma série rythmique et discontinuée, et avoir vu la série de tableaux qu'en avait tirés Janine Laval (qui a travaillé, elle, par décomposition et recomposition à partir de l'œuvre de David) - l'un de ces tableaux de mon illustratrice ou du moins l'idée de ce tableau (illustration 1) m'inspirant, je crois bien, ce poème de deux vers :

DÉTAIL

(écritoire-billot de bois à brute tablette bossuée de plomb,
où noircit le sang d'une dernière liste cunéiforme de proscrits)

On a ici la chaîne : (tableau absent)-poème-tableau de l'illustratrice-poème ; schéma inhabituel chez moi, mais qui a déjà opéré dans un autre recueil ¹⁰ et s'est retrouvé une autre fois dans celui-ci à propos du Sacre de Napoléon. Janine Laval avait composé à ma demande

⁸ J'ai cependant eu la faiblesse de faire quelques longs poèmes descriptifs, peut-être plus convaincants que je ne le pensais d'abord, puisque l'un d'entre eux, « Col bacio ultimo MCMIX » - sur le gisant voluptueux d'une tombe (la tombe Delmas) du cimetière Staglieno à Gênes - composé en état second dans la fatigue de l'excitation et du voyage à travers un pays pris de deuil - a même été traduit en italien et publié à 100.000 exemplaires en pleine page sous une photo de ce gisant nu dans le grand journal ligure *Il Secolo XIX* pour la Toussaint 2005 (on a les rites et les toussaints que l'on peut !), signe pour moi rassurant que certains Gênois ont pu se retrouver dans mon propre paysage génois. Ce poème « Col bacio ultimo MCMIX » (version française et traduction italienne par Carlo Romano) est disponible sur deux sites italiens, en faisant « Aranzo Staglieno ».

⁹ J'extrapole ici une expression napoléonienne. Bonaparte, ce poète du possible et du réel, avait compris tout le parti qu'il y avait à tirer d'une constitution « courte et obscure », celle qu'il demanda pour le Consulat en l'an VIII - les constitutions trop longues et trop précises, mécaniques trop complexes, intéressantes du reste à étudier, souvent dues à trop de monde à la fois (une assemblée constituante, par exemple), arrivant trop souvent à trop de blocages, un peu à l'exemple de celle du Directoire qui obligeait à débloquer la situation par le coup d'état presque permanent (tantôt à gauche tantôt à droite), dont le dernier ne fut autre, du reste, que celui de Brumaire.

¹⁰ Dans *De l'Éternité et de l'Immortalité selon Sapphô, de Mytilène* (éditions Poiêtès, Mondercange, Luxembourg, 2007), l'un des poèmes, « Mytilène », est le commentaire fidèle d'un tableau de Janine Laval précédemment paru dans un recueil de Laurent Fels, et inspiré par l'un des poèmes de ce dernier. On a donc ici le schéma : poème 1-tableau-poème 2, ou plutôt poète 1-tableau-poète 2.

quelque chose d'après Le Sacre version David, qu'elle a vidé de tous ses figurants pour faire bien voir que Napoléon est le seul artisan de la chose (illustration 3) ; qui me donna même à moi la curieuse impression que tout ce monde y avait été rangé sous une housse, d'où ce poème (l'un des rares pièces impressionnistes et mélodieuses du recueil, alors que cette écriture m'est ailleurs familière dès que le sujet s'y prête ¹¹) :

SACRE

Range-les. Comme des meubles sous une housse, dans les coins, pour un déménagement avant qu'on ne ferme la pièce, sur sa pénombre. Au centre, ne reste que la flamme rouge du sacre, bibliothèque en feu. Range-les, les Papes aussi, même s'il te faut le monde entier et ce que l'on nomma Dieu, des dignitaires à mitre et à mozette, de grands chambellans (faut de ces choses-là, mêmes), un *Te Deum* laïc de commande, des femmes à turban sinon lotus, voire (pour attester du sable même des siècles) le sabre égyptique et la hampe-caducée isiaque de quelques Mameluk dans l'or final du tableau pour assister au sacre universel de toi-même et de l'impératrice, par tes mains.

Housse que j'avais donc entrevue dans le premier tableau de l'illustratrice, qui ne l'y avait pourtant pas mise, mais qu'elle dégagera à plein à ma lecture dans une autre version où sacre, housse, bibliothèque ne font plus guère qu'un (illustration 4), sans faire de différence entre image visuelle, image mentale, image poétique, métaphore, contrairement à moi, qui opère volontiers cette distinction y compris dans mon travail organique de création en dehors même de mon enseignement ou de mon travail critique (une image mentale n'est pas forcément visuelle ni très visualisable, l'image poétique est encore plus insaisissable qu'une image mentale et ne se réduit pas toujours à la métaphore, c'est-à-dire à un contact ou à une intersection toujours possibles entre comparé et comparant). Même si l'image poétique est ici sans doute métaphore et superpose peut-être et même unifie sous le signe du feu sacre (comparé) et bibliothèque (comparant) : « Au centre, ne reste que la flamme rouge du sacre, bibliothèque en feu », ce qui a peut-être conduit l'illustratrice à inclure le sacre dans une bibliothèque (en passant d'une certaine façon de la métaphore à la synecdoque) et donc à les confondre par voie au moins métonymique. C'est qu'au départ, j'avais suggéré à Janine Laval de regarder le tableau *Bibliothèque en feu* (1974) de Vieira da Silva ; et que du reste, ma première version soulignait encore plus clairement d'un « comme » la comparaison entre sacre (comparé) et bibliothèque (comparant explicite) : « Au centre, ne reste que la flamme

¹¹ Mais c'est aussi que Charlotte Corday n'est point Sapphô. On pourra consulter un choix de mes poèmes saphiques sur le site très érudit « Saphisme.com » consacré à la poétesse Sapphô ou dans mon recueil *De l'Éternité et de l'Immortalité selon Sapphô, de Mytilène* cité plus haut. J'aime à dire, sur le ton de la boutade, que j'ai sans doute été lesbienne dans une vie antérieure. Ce qui voudrait dire aussi que j'ai fait dans une vie également antérieure la Retraite de Russie du mauvais côté de la rivière Bérésina, celui où nous sommes restés coincés par la destruction de nos deux ponts par nos propres troupes. La poésie, et non la prose, disait Pessoa, permet de feindre et de simuler (ce qui est sans doute contestable car le roman ou le théâtre en prose, en démultipliant et incarnant diversement les virtualités du créateur, le permettent au moins aussi bien).

rouge du sacre, *comme* une bibliothèque en feu. » Autre métaphore (ou comparaison par la suite un peu gommée) que Janine Laval réalisera, incarnera d'ailleurs dans un autre tableau où elle met plus ou moins le feu à la bibliothèque-sacre de Napoléon (inspirée de la bibliothèque du Palais des *Mulini* à l'île d'Elbe) (illustration 5). Puisque le miracle de l'illustration, c'est justement d'incarner physiquement, visuellement des images pas toujours visuelles et même des métaphores - Janine Laval recopiant volontiers le bout de vers qu'il illustre dans le tableau même qui l'illustre - en les interprétant sur un espace à deux dimensions ¹², comme un comédien le fait à sa façon sur scène d'un texte donné dans ses trois dimensions à lui. Avec les surprises qui jaillissent de là. Ainsi du registre sombre, sanglant et « rougeoyant » de mes pièces sur la mort de Marat qui, incarné en formes et couleurs par Janine, devenait visuellement insupportable et fut donc à ma demande écarté, alors même que la chose se trouvait dans le texte, sous forme d'idée et de son (le passage physique et brutal d'un roman à l'écran, d'un espace intérieur et polysémique à la netteté contraignante d'un espace extérieur, peut occasionner le même type de malaise). Ainsi de la direction et de l'incarnation données par un acteur ou un metteur en scène au texte, même très physique, mais au départ davantage polysémique du dramaturge ¹³.

Si, pour les poèmes, la place du motif iconographique de départ reste en général limitée, en revanche pour ma prose « Retraite de Russie », forcément référentielle puisqu'il s'agit de prose théâtrale et de se faire comprendre du spectateur, que donc la distance du signe au référent y est plus courte que dans le poème - la part de la documentation est plus importante. J'ai intégralement relu à cette occasion, bibliographie comprise, *Le Directoire et le Consulat* d'Albert Soboul (vieux « Que sais-je ? » de khâgne) et lu de près avec une ferveur toute millimétrique *La France napoléonienne* du même admirable historien (troisième tome de sa série sur *La Civilisation et la Révolution française*, Arthaud, « Les Grandes

¹² Robert Petit-Lorraine, intime et illustrateur privilégié de Saint-John Perse, disait à propos de son travail avec ce dernier que « le cas présent est celui d'un conditionnement d'ordre pictural, exclusivement » et que donc « il faut ramener l'art de peindre à sa primordiale et essentielle fonction, qui est de tracer des signes plastiques sur un plan à deux dimensions. » (intervention de Robert Petit-Lorraine à l'occasion du colloque "Saint-John Perse face aux créateurs contemporains", Aix-en-Provence, 1981)

¹³ «Le texte de théâtre, plus que tout autre, doit échapper à son auteur - à qui il est d'ailleurs si peu donné de voir sa pièce représentée, cette vaste entreprise, complexe, collective, physique, destinée à le tirer passagèrement du silence - parce que c'est au metteur en scène, à ses comédiens, sans oublier l'éclairagiste - souvent lui-même metteur en scène ou acteur dans d'autres pièces -, à son sonorisateur, à son ingénieur du son ou metteur en ondes - s'il l'on écrit pour la radio - de se le réapproprier, de se l'assimiler - au sens étymologique -, de l'incarner - pour le ravissement et la surprise de l'auteur - qui ne se savait pas aussi bon - ou que tel de ses personnages, comme mon Spectre d'Agamemnon dans *Les Choéphores*, pût être si ironique, comme il le fut lors de sa création dans la bouche de Jean-Pierre Muller.

On apprend de ses acteurs! On peut réécrire ici et là son texte à la suite d'une représentation : tel passage trop tors pour la scène, à rendre plus direct, tel ralentissement du texte à rendre plus saillant et à mieux accuser, telle disposition spatiale à réutiliser dans de futures pièces, etc. Un acteur vous fait vivre. Un acteur incarne pour vous et devant vous le silence de quelques signes jusque-là solitaires et moribonds, leur donne corps, vie, relief vitaux, en trois dimensions. Un miracle à quoi Ionesco lui-même, qui ne croyait pas à grand-chose sur cette terre - peut-être au bonheur d'un petit déjeuner, le matin -, fut sensible. Un acteur vous tire de votre propre néant, de votre vivant et au-delà de votre propre vivant, si vous avez cette chance. » (Daniel Aranjó, in « Découvrez Aranjó », *La Gazette du Nord-Ouest*, site du Théâtre du Nord-Ouest, 2008)

Civilisations », 1983), sachant bien que j'y trouverai quantité de petites choses et de grandes tendances sur la profonde vie des campagnes, ou le peuple des villes, et même des courbes de prix, et d'abord une admirable iconographie, un peu comme le dramaturge, pour nourrir de mille petits détails son drame antique préfère souvent l'honnête et rigoureux biographe Suétone au puissant artiste Tacite. J'ai aussi utilisé une vieille connaissance, le *Napoléon* de Maximilien Vox, racé et nerveux s'il en est, et un tout petit peu Jean Massin. Je me suis aussi explicitement souvenu de telles aquarelles assez britanniques d'Auguste Garneray sur la Malmaison de Joséphine, de la *Distribution des aigles* par David (1810), du *Pont de Landshut* (peinture par L. Hersent sur tel épisode de la campagne de 1809 contre l'Autriche).

Ou de tel tableau anonyme sur « Le Passage de la Bérésina » admirablement évoqué en ces termes par Jean Massin : « Il est très intéressant de comparer avec Faber du Faur, surtout attentif aux individualités humaines, ce fourmillement collectif, aussi anonyme que son peintre, avec son curieux effet de pointillisme ; c'est aussi un document assez terrible ; on notera les inscriptions sur les fourgons abandonnés au premier plan : « Garde impériale Bagages... Cantinière... Maison de l'empereur... Ambulance Gle... » ; opposés à cette cohue, les pontonniers et leurs voitures sont rangés en bon ordre sur l'autre rive. Et, barrée de ses deux ponts, la diagonale de la rivière couverte de nageurs aux prises avec les glaçons. » (Jean Massin, *Almanach du Premier Empire*, Encyclopaedia Universalis, 1988, p. 298). Et puisque la peinture est poésie muette comme la poésie est peinture parlante (vieil aphorisme de Simonide de Kéos, qui remonte au VI^{ème} siècle avant Jésus-Christ), j'ai fait en sorte d'en faire parler ce silence au-delà de sa « poésie muette », et d'en retrouver le « terrible » contenu existentiel, sinon anecdotique, en m'en tenant aux termes mêmes de ce tableau, pour plus de fidélité au réel (ce réel souvent plus imaginatif et imprévisible que nous), alors que, dans une première version, j'avais remplacé ces noms de fourgons par une seule et unique et plus allégorique « Ambulance de la Grande Armée » :

Si on te dit : "Demain un séisme à Bordeaux ; allez-y" - tu n'iras pas ; sauf peut-être sauver des vies. Nous, on nous dit : "Après-demain un séisme à Moscou ; allez-y." Et nous y fûmes, dûment enregistrés par l'administration, sans pouvoir lui échapper, en passant par de miséreux trous à nom imprononçable par gossier humain et inhumain (je préfère ne pas m'y essayer, crainte de m'esclaffer devant toi comme un idiot ! même le Napoléon qui confondait Smolensk et Salamanque ou fut toujours incapable, même en battant des ailes, d'articuler ce nom d'amiral russe sur la Bérésina : *Tchitchagoff* !)

Alors, tu penses, entre séisme, poursuite de ce *Tchi..tcha etc.*, froid, marais, nos deux ponts à nous incendiés par les nôtres sous nos yeux de traînards exténués : vivre jusqu'au lendemain, par ce pays où l'hiver même est continent, on n'y pensait même pas ; au milieu de

tant de bras, mains arrachés, et les langues les plus idiotes du monde (hollandais, polonais...)... passant et allant là (si c'est bien moi qui passe) entre mortes et morts et entre choses mortes comme un atome mort sans même savoir que je suis mort ni que tout cela est mort (les autres, me disais-je quand j'étais vivant, le sauront bien pour moi un jour)...

Des lueurs sous ce qui me reste d'yeux... des formes et des lettres, oui ça s'appelle des lettres : *Garde Impériale Bagages* ; *Ambulance Générale*... écrit sous mes yeux et ce qui me reste de conscience des lettres sur deux fourgons abandonnés avec d'autres fourgons abandonnés (*Cantinière*... *Maison de l'Empereur*) dans un fourmillement absolu sur cette rive où nous voilà bloqués, prêts à tous être égorgés, par l'incendie de nos deux ponts sur ce fleuve-iceberg en dérive à travers ses nageurs. Pour un peu, et c'est la dernière vision que je ramenai de cette mienne, et chienne, de vie. Le dernier vers d'une vie de poète épique sur le front ! Quatorze syllabes : *Garde Impériale Bagages* ; *Ambulance Générale*. Quinze ou seize peut-être, en mettant le compte au mieux.

C'est à Maximilien Vox que je dois les anecdotes sur Smolensk et Salamanque ou la difficulté qu'avait Napoléon à prononcer certains mots, y compris du français, c'est à Jean Massin que je dois le décor final et à tel témoignage de vétéran américain du Débarquement de 44 ces quelques mots : « vivre jusqu'au lendemain, on n'y pensait même pas », dont j'ai gardé exactement toutes les syllabes, par fidélité à la terrible expérience du réel le plus existentiel et le plus général à la fois, en les implantant dans un autre décor : « vivre jusqu'au lendemain, par ce pays où l'hiver même est continent, on n'y pensait même pas ».

Je n'ai pas changé non plus certaines expressions en provenance de tel document de préfet d'époque (« soupe épaisse aux herbes, au lait de beurre ou à la viande salée ») ou de Napoléon lui-même, celui par exemple, entre tous fidèle à ses fidèles, jusqu'au bout et au détail et au chiffre près, du Testament de Sainte-Hélène, par exemple quand je mentionne dans un ensemble divers en provenance d'un récent voyage à l'île d'Elbe « une petite métairie appelée Saint-Martin, estimée 200 000 francs, avec meubles, voitures, etc., achetée des deniers de la princesse Pauline » en provenance, elle, à la virgule près, de ce Testament-là :

DÉPART DE L'ÎLE D'ELBE

Ah pauvre île trop proche et moins vaste que tout et qui le fus pourtant beaucoup plus qu'on ne crut à mesure qu'on t'abordait puis en foula certaine aridité

te reste ici une bibliothèque Napoléon (ses Montaigne et Diderot), la carte sans lyrisme de tes minerais au mur, une vasque de séjour à papyrus avec de vrais papyrus qui y poussent encore, de clairs motifs égyptiens à liseré d'ombre, sans perspective, au plafond et de roides et fins hermès à bandeaux arabes soutenant (tête brune sur pieds bruns) des tables de salon - le nœud d'un ruban resserré du bec (tel l'amour par la distance) par deux pigeons qui s'en éloignent - une petite métairie appelée Saint-Martin, estimée 200 000 francs, avec meubles, voitures, etc., achetée des deniers de la princesse Pauline (qu'on la lui remette, j'en serai satisfait) - sinon l'étain quelconque des casseroles dans l'ombre fidèle des cuisines, les

friandises rouges du cru, le miel de ses terres à granit - tout cela de déjà un peu usé dont pourtant la pensée de l'Empereur illimité déjà tout

(tant il est vrai que même les 16 km² de l'étroite Délos - à peine plus que Porquerolles - ont toujours suffi, sans que l'on s'y rende, à abriter nos mythes, l'axe du monde et l'hymne pré-homérique de nos dieux) :

ah pauvre île, ton fidèle empereur bientôt te reviendra en Empereur du Monde, une fois enfin vainqueur à Waterloo.

Napoléon et la poésie

Importance, donc, de la documentation et de l'iconographie. Avec ses avantages et ses inconvénients, puisque c'est peut-être cette présence, chez moi, du référent due à la proximité d'un sujet historique qui explique que la mélodie en soit plus limitée que dans d'autres recueils que j'ai pu commettre sur des sujets moins contraignants. Georges Saint-Clair, le Grand Prix de Poésie de l'Académie française 1993, qui se dit « napoléonâtre » et que sa connaissance encyclopédique du sujet n'empêche pas d'y rêver constamment à la chance, lui, de toujours le traiter sur le mode musical - sans doute aussi parce que, pour lui, Napoléon se confond avec le velours de l'enfance même et les soldats de plomb de l'Empire¹⁴ qu'il y reçut, avec des lectures de jeunesse (Erckmann-Chatrian), avec le tableau *1813* de Meissonnier accroché dans le bureau de son père industriel, avec la chanson de Béranger « Parlez-nous de lui Grand-Mère » découverte à l'âge de douze pendant trois semaines de clinique Larrieu à Pau pour une péritonite, avec la lecture du récit de Goguelat dans *Le Médecin de campagne* de Balzac que, surveillant d'étude, il donna plus d'une fois à ses élèves du Collège Saint-Joseph de Nay (Pyrénées-Atlantiques), ou, non loin de là, avec la statue du général Barbanègre sur la place de son village de Pontacq, au pied de laquelle figure toute une liste de hauts faits et de hauts lieux. Dont un, bien mystérieux, du nom franco-grec de « Borysthène » (un nom propre que l'on trouve chez des auteurs aussi classiques que Démosthène ou Aristote, et point seulement, comme l'on eût pu le croire, chez quelque géographe antique perdu), qui n'est autre, en français de cette époque-là, que celui du fleuve depuis longtemps plus connu sous le nom de Dniepr. D'où la rêverie suivante :

LE BORYSTHÈNE

Fallait-il croire à ces feux d'astre
Que racontait le vieux grognard

¹⁴ Est-ce à des cadeaux du même type que Nathalie Kosciusko-Morizet doit de s'être rêvée, enfant, en « général d'Empire ou fleuriste » ? Il serait facile de répondre que, heureusement pour l'Empire, elle est devenue fleuriste (secrétaire d'état à l'écologie).

À ces palais de verre noir
Où des ours blancs montent la garde
Sous des pelisses de renard

Amalgame du souvenir !
Quand il disait : « Le Borysthène »
On voyait sa voix parcourir
Des albâtres de nuit lointaine

L'errance opaque des forêts
Le son des fleuves ramenés
À des tréteaux de ponts sans gloire,
On sentait que c'était son bien
Planté droit dans le litre à boire

Et par moments son poing tombait
Comme de loin dans sa mémoire.

(*Les Roses de la Brenta*, Atlantica éd., 2005)

« Souvent, l'hiver, au crépuscule, s'explique ailleurs le poète, j'entre dans le romanesque des choses, et peu à peu le poème que j'écris rejoint les défunts de l'Histoire, tant je suis seul » : ici, poignant défunt ressuscité, brutal et rêveur - l'un de ces vieux grognards qui ont tant fait pour diffuser la légende et l'imagerie impériale (dont on admirera ici l'« amalgame » impressionniste) dans la France profonde.

Je ne sais si le grognard de Georges Saint-Clair a fait la Révolution ni de quel côté. Moi, mon grognard, autrement grognon et hurleur, de « Retraite de Russie », lui, l'a faite mais, contrairement à beaucoup d'autres, pense parfois à ce qu'elle eût été sans Brumaire et n'en voit guère la continuité sous l'uniforme impérial :

Ah, oui, Grand Colibri, tu peux leur léguer par codicille supplétif depuis Sainte-Hélène cent mille francs (100 000) à la veuve, fils ou petit-fils de ton aide de camp Muiron, tué à tes côtés à Arcole en te couvrant de son corps, oui tu peux bien baptiser *Muiron* le rafiot de ta fuite d'Égypte, car, sans lui, on ne te connaîtrait pas davantage qu'un général Joubert tué à Novi en 99 et nous en serions encore, sous quelque Directoire épuré et renforcé, à jouer de l'orgue autour de la vierge déesse Raison et à peindre d'un fade pinceau le casque de quelques allégories civiques dans le mois des trois décadis. [...]

Comme si on n'était déjà pas assez à cran depuis la nouvelle que Sa Majesté finalement renonçait à abolir le servage dans les régions qu'Elle contrôlait ! Beaucoup d'entre nous, tu comprends, avaient été jacobins, et même mis le feu au château pour ces histoires de servage. Et puis voilà, pour finir, que le Grand Colibri il ne l'abolit même pas en Russie. Cela au moins nous eût aidés, fourni un inépuisable allié face au Tsar, et au Grand Caméléon enfin un titre à la bonne immortalité. Il se croyait sans doute encore à Saint-Domingue à rétablir l'esclavage !

Et pourtant, cette continuité existe pour beaucoup de soldats : je viens encore de m'en apercevoir sur les tombeaux d'Inès de Castro et de son amant Dom Pierre 1^{er} de Portugal au couvent d'Alcobaça (ceux de *La Reine morte* de Montherlant) où les soudards de l'Empereur, en bons régicides anticléricaux adeptes de la guillotine, ont décapité bien du monde parmi les statuettes sculptées de ces deux chefs-d'œuvre : à commencer par le Christ sur sa croix et ses deux co-crucifiés, comme si le Calvaire ne leur suffisait déjà pas, sous la tête même du gisant de celle qui fut, elle aussi, réellement décapitée un 7 janvier 1355 à Coimbra - mais cela, le soudard, qui tisonne à la lettre l'amorce même du mythe, n'en savait rien, se contentant d'y guillotiner de petites statues et de forcer deux tombes à la recherche de quelque joyau, au point qu'on a dû y colmater deux grands trous et les placer en vis-à-vis, pied contre pied, dans une réelle distance, pleine de grandeur, des deux côtés du maître autel, au fond de l'église, de manière à en dissimuler au regard le flanc le plus amoché¹⁵. Plus largement encore, c'est cette continuité qui fait par beaucoup d'aspects de Napoléon, qui volontiers rappelait la pauvreté de ses origines et se disait « roi du peuple »¹⁶ (à ne pas confondre avec la populace ni avec les esclaves de Russie ni de Saint-Domingue), le continuateur de la Révolution - combien de républiques-sœurs par la suite assez logiquement intégrées aux départements français de l'Empire ou au Royaume d'Italie de 1805 ! - ou put amener un Soboul à traiter, au détriment de certaine « légende consulaire », du Directoire et du Consulat dans le même ouvrage, comme il faudrait sans doute le faire plus souvent, insistant volontiers sur ce que ce destin doit aux circonstances, ce dont l'Empereur était du reste le premier à convenir de son propre vivant.

La poésie, même rêveuse, peut donc avoir sa place du côté de chez Napoléon, même s'il a la grande littérature et même parfois la petite¹⁷ de son temps contre lui et que le vers brouillon, néoclassique et las du tournant du siècle n'est pas le plus adapté pour chanter les grandes choses nouvelles du présent (Révolution puis Empire), à supposer que la poésie, à la

¹⁵ Pour une synthèse actualisée en termes de mythocritique sur la figure d'Inès de Castro, voir mon long article *Inès de Castro, la Reine morte*, in *Dictionnaire des mythes féminins*, sous la direction de P Brunel, Le Rocher éd., 2001.

¹⁶ Roi du peuple qui considérerait tout de même, sous forme de boutade, il est vrai (trouvaille poétique !), Louis XVI comme son « oncle », à travers son fils, petit-neveu de Marie-Antoinette.

¹⁷ L'une des références de mon lettré de grognard, véritable point d'appui de sa crise de rage, c'est qu'« en Russie, je ne me répétais qu'un seul et unique poème, bien court, il est vrai (il fait deux petits vers) :

*Oui, le grand Napoléon
Est un grand caméléon.*

C'est d'un auteur qui mériterait plus de clairs, au moins pour son courage, sinon l'adroit jeu de sa rime. Desorgues, qu'il s'appelle. Bien nos saluts à lui ! Il fut interné comme fou pour ce distique l'année même du Sacre, car le Grand Caméléon, à ce qu'on dit, il redoutait une épigramme plus qu'un bataillon. Je ne sais rien d'autre de ce Desorgues. Mais *Desorgues* : retiens bien ce nom ; c'est l'un de mes dieux. Et point, tu l'avoueras, la meilleure façon pour moi de me pousser contre les Russes ! [...]

Poème admirable. Non, je ne plaisante pas. Avec un poème comme ça, tu es immortel, tu comprends. [...] Avec un jeu de rime aussi définitif que la fameuse épitaphe de Piron :

*Ci-gît Piron qui ne fut rien,
Pas même académicien. »*

différence de la peinture, ait toujours ce goût-ci et ne doive pas attendre le recul de la nostalgie pour y naître vraiment, comme ce sera le cas ici avec le romantisme ¹⁸. L'Empereur en tout cas a, lui, le sens, oraculaire et par là poétique, de la formule, comme ces grands hommes du verbe et de la réalité dramatique et essentielle qui s'y incarne que furent aussi à leurs heures un De Gaulle et un Churchill. Il a le sens du mythe (le mythe, cette forme maximale de réalité), et du mythe qu'il vit, réalise et qu'il est, même s'il y met parfois ou y fait mettre la main, ce dont d'ailleurs ce culte aurait pu fort bien pu se passer pour rester efficient jusqu'à nous. L'« aigle » du retour sur Paris, c'est certes d'abord une image à laquelle nous sommes peut-être trop habitués mais dont la force d'incarnation va se muer en réalité, en mythe efficace, chez cet homme si prompt à sentir le possible, magnétiquement, pour y fondre dessus, et que Georges Saint-Clair, dans un texte récent encore inédit, commentait dernièrement en poète pensant à cet autre grand fulgurant, le poète Rimbaud :

Fidèle à l'Empereur, chaque année dans les premiers jours de mars, je célèbre en esprit son retour de l'île d'Elbe. Et pour cela, je fais choix d'un livre digne de l'accompagner dans sa marche vers Paris. Rappelez-vous : « L'Aigle, avec les couleurs nationales, volera de clocher en clocher, jusqu'aux tours de Notre-Dame » - et c'est aussi beau de mouvement et d'étendue que la page où Rimbaud (et peut-être s'en souvenait-il ?) se peindra devant nous, tendant des cordes de clocher en clocher, des guirlandes de fenêtre en fenêtre, et aérien avec des chaînes d'or, jusqu'aux étoiles.

N'oublions pas que trois frères de l'Empereur furent des lettrés, même si lui, qui lisait surtout de la prose d'idées, est plutôt homme des grandes *images* picturales ¹⁹, au besoin truquées (et donc poétisées à des fins mythologiques de propagande), et que ce sont quelques-unes de ces images-là qui ont pu alimenter la nostalgie napoléonienne, et amener une rapide restauration de l'Empire par son neveu, avec son fils naturel Walewski, belle personnalité, comme ministre des Affaires Étrangères et son frère cadet Jérôme comme gouverneur des Invalides : c'est-à-dire en l'espace d'une seule génération, avec la fulguration propre à tout ce qui touche au Grand Homme. Derrière ou plutôt au départ de l'expédition d'Égypte, cette absurdité à l'égard de l'époque et des priorités du Directoire et qui aurait pu coûter le pouvoir ou même la vie à Bonaparte, si dangereusement loin de la « poire » parisienne en cours de mûrissement, sinon une déchéance pour abandon de poste - qu'y a-t-il, sinon des images orientales et mythiques chez quelqu'un qui ossianisait toujours un peu sa politique et plus d'une fois au Sud ? Qu'en reste-t-il ? D'abord des images, et une formule venue des Pyramides. Mais

¹⁸ L'épigraphe de mon recueil, empruntée à une citation d'Henriot, est explicite là-dessus : « Une remarque curieuse à ce propos : ces poètes qui vécutent la Révolution ne l'ont point chantée. C'est que l'actuel n'inspire pas, et qu'il faut à la poésie une certaine période d'incubation. L'aventure géante de la Révolution, du Consulat et de l'Empire (si propre à enflammer les imaginations) a inspiré ses peintres David et Gros. La peinture a devancé la littérature. Pourquoi ? »

¹⁹ « Ses opinions sur les arts sont ce qu'il a de plus militaire. M. de Talleyrand disait : "Il a le sentiment du grand, mais non pas celui du beau." Napoléon aimait Ossian et en regard d'un passage de ce poème traduit par Letourneur, il écrivit : *Bon sujet de tableau.* » (Fain, cité par Maximilien Vox, *Napoléon*, Seuil, 1959, pp. 74-75)

Napoléon et Bonaparte sans l'Égypte ni même telle touche arabo-musulmane récurrente de son décor ou de son entourage ne serait plus Bonaparte ni Napoléon. J'ai tenté de faire dire, sans en avoir forcément l'air, un peu tout cela sur le ton furieux et familier par mon grognard de « Retraite de Russie ».

Oui, oui, sacrée famille, ces Buonaparte ! Sans oublier les trois doctes : dont un de bien connu, le *rrey* d'Espagne ; un autre, Lucien, fâché depuis avec son Grand Caméléon, auteur de 36 chants épiques et d'un roman sur une tribu indienne, de l'Académie française, s'il te plaît, radié de son fauteuil dès 1816 par Louis XVIII (tu parles d'une immortalité !), et qui fut le vrai sabre de Brumaire ; et même un éphémère roi Louis de Hollande, pondeur, entre autres, d'une nouvelle prosodie du vers français fondée sur l'accent. [...]

Mais sa défaite même est grande, et le sauve. Nécessaire et inattendue ! Comme tout, du reste, chez ce drôle de Zèbre et de Phénomène : oui, à jamais nécessaire, absolue et inattendue ! Jusqu'à cette troisième île inconnue pour tombeau, après les deux autres. Si son existence, que l'on s'avise déjà de diviser comme une geste en septénaires depuis 1793 et Toulon, n'était avérée par mille et mille et un endroits, on croirait à un mythe. L'histoire même du Christ n'offre pas tant de géométrie.

Et tu vois : sa légende, sa nostalgie galopent déjà très vite. Beaucoup s'honorent de l'avoir servi, sans l'avoir jamais vu. D'autres le regrettent sans avoir vécu sous lui.

Avec lui, images et tableaux pourtant léchés à peu d'exemplaires, et même mirages du Tibre ou d'Égypte, ont toujours été très vite, bien plus que littérature, en ces temps où pourtant il faut des mois pour lever ne serait-ce qu'un bout d'armée, à l'assaut d'un petit bout de monde. [...]

Oh grand ordonnateur d'emblèmes et de fables auprès de tous comme si chacun pouvait en aviser déjà tout le Louvre depuis sa chaumière, et sa mairie ! Ton fameux "Décret de Moscou" sur la Comédie Française, tu ne l'as pas signé à Moscou mais à Paris, retour de Moscou. Et ton masque mortuaire de Sainte-Hélène, sur quel visage l'a-t-on contrefait ? Pas sur le tien en tout cas, bouffi et liquéfié depuis longtemps comme chacun sait. Marengo, Marengo déjà : pour y tomber dessus tu as passé le Grand Saint-Bernard, non point à cheval sur la statue équestre et cabrée d'Hannibal, contrairement à ton mythe, mais sur un âne, monture plus adéquate. Si tu avais pu trouver des éléphants en Égypte et le temps d'en ramener quelques-uns sur ta Muiron, tu les aurais peut-être fait défiler l'un derrière l'autre, trompe enroulée à la queue du précédent, comme dans un cirque, derrière ton âne-coursier à l'assaut de quelque commode col ! Puis suffit d'oublier le bourriquet et la pneumonie alpestre du pachyderme punique.

Les surprises du moi profond

Ce genre de texte, viscéralement hostile à Napoléon, pose le problème de la différence, de l'opposition, à l'intérieur du même créateur entre le moi profond, à la fois inhabituel et définitif (celui qui écrit), qui peut être hostile à l'Empereur, et le moi conscient, extérieur, qui lui est très souvent favorable. Celui qui écrit, c'est le moi profond, inconscient, fruit du hasard (celui d'un voyage, d'une lecture, de quelques mots, d'un mot, parfois, surtout quand je limite le matériel de départ dans un dessin de réduction ou de stylisation), un moi de « composition » (composition d'un personnage, celui que l'on fait parler, celui qu'on devient plus ou moins à travers lui ; composition, parfois géométrique, d'ensemble et d'infime détail, d'un poème final, qui doit être un tout, dynamique). Un moi pour qui les sujets dramatiques,

agressifs se sont ici révélés les plus payants (on sait que les meilleurs romans de Mauriac sont les plus sombres, et que les sujets plus tendres, plus positifs : le mystère des frères Frontenac, l'éloge de son cher de Gaulle, lui réussissent moins bien) ; en espérant tout de même que les poèmes positifs que j'ai consacrés à Napoléon, comme je l'ai déjà dit, ne seront pas trop fades ni trop mauvais chez moi. Ainsi de mon poème « Quatrième Géorgique » sur la naissance du Roi de Rome qui utilise sur le ton de l'allusion explicite le thème de l'Âge d'Or en provenance de Virgile (et l'on sait qu'il n'y a rien de plus fade et provisoirement interminable, quoique doré, que certains âges d'or), mais essaie de l'utiliser avec certaine sensation de bonheur, dans le cadre d'un certain contexte, plus moderne, censé le renouveler un peu, par telle touche pagano-chrétienne ou ce terme de « plébiscite », volontairement anachronique en termes virgiliens :

QUATRIÈME BUCOLIQUE

À toi donc maintenant de faire sourdre à flots, comme un plébiscite, rose terrestre et vin profond aux fontaines publiques : ton enfant est aussi le nôtre
 car tout enfant est roi du monde, donc de Rome, toute enfant, sous une pluie fine d'encens de cristal, princesse de Venise
 et tout nourrisson que berce Lucinde d'un sourire est un dieu puisque Dieu même, dernier-né, s'est fait (une longue nuit de solstice) nourrisson premier-né.

Et un poème ou une allusion de plus sur le Roi de Rome dans mon recueil. Poème heureux ici, alors que, sur ce sujet, je suis d'ordinaire plutôt soucieux de la souffrance du père et de *l'homme* Napoléon, à jamais séparé de son fils en 1814, alors même qu'il est si difficile de voir de nos jours, au temps d'Internet ou du téléphone portable, son enfant emporté loin de soi par l'autre parent au Japon ou en Turquie, sous d'autres cieux, une autre langue et une autre religion. J'ai même prêté à Napoléon l'anecdote des mouettes de l'île d'Elbe, cette *chose vue*, vue et sentie par moi comme père sur le bateau qui, en juin dernier, me menait à Portoferraio (et c'est sur ce bateau même que me vinrent certains de ces mots, mêmes, et la sensation de roulis, que j'ai aussitôt cherché à y cerner de quelques-uns de ces mêmes mots) :

Sur le bateau qui t'y mène, nulle femme, nul ventre à ceinture de jeune mère de nul aiglon ; une île seulement au bout de la vague dont le roulis, et le cycle de plus en plus large, se stabilise sous le bateau venteux, alors que claque encore de partout l'idée du monde.

Les mouettes, ici, savent prendre au vol le pain qu'on leur lance du pont et le happer au bout même du bras qui se tend. C'est un jeu. Et tu penses à nouveau à ton aiglon, comme un père enfant à son adorable et rieur, presque féminin enfant à qui l'on voudrait bien offrir la vue de ce divertissement.

Une île... dans sa brume quelconque de jour en semaine plus éloignée du continent que la vue longtemps ne le croit, et à l'arrivée (dans quelques heures) bien plus vaste qu'on n'eût cru : grande comme Paris, sans Paris ; aride même, sans fantaisie, ni meubles d'abord ni

moindre fade opéra pour une cour. Montueux pays sidérurgique à chèvres et sans plus de haras qu'Ithaque - où mater, le temps d'une gestation ou d'une année scolaire, pour la première fois de ta vie, l'intranquille galop de la volonté même du monde !

Car ce fut là aussi une des surprises de ce recueil : la présence du petit garçon - royal, Louis XVII, ou impérial, l'Aiglon (beau terme que d'ailleurs je n'aime guère ni n'emploie en dehors de ce texte), alors que c'est plutôt à l'image de la petite fille que je me croyais réceptif - à cause de ma propre fille, sans doute - une figure par exemple très présente dans ma récente pièce *Les Choéphores*²⁰, où une très maternelle Clytemnestre (mais oui !) rappelle son enfance de petite fille à l'inflexible Électre qu'elle retrouve enfin, de façon totalement inespérée, au fond de son royaume d'Argolide, pour la naissance de sa petite-fille, avant que d'y périr sous les coups d'Oreste.

Autre surprise, pour moi plus désagréable : si je suis donc dans l'ensemble un admirateur de Napoléon, je ne le suis pas du tout de Louis XVI. Or j'ai écrit, parfois par hasard (un passage fortuit par Varennes, en Argonne), plusieurs poèmes sur ce pauvre roi. Je n'ai jamais non plus beaucoup aimé les paysages humides et tropicaux, pour y avoir peut-être vécu quatre ans en Afrique Équatoriale, et pourtant je lis, étudie et mets parfois à mes programmes de littérature comparée le best seller « Forêt vierge » de Ferreira de Castro (1930, traduction française Blaise Cendrars) et compose ici quelques poèmes, particulièrement climatiques, autour de Vanikoro. Je ne puis supporter Gogol et pourtant je me souviens explicitement de lui dans tel paysage, liquéfié d'abandon, de « Retraite de Russie ». Quant à Marat, je suis incapable de dire si mon moi conscient, politique lui est favorable, ou non ; certainement pas à Charlotte Corday - alors que le moi du poème doit adopter, le temps de trois textes brefs, qui se suivent ou non (du fait de la réversibilité du coup de dés), la focalisation interne et le point de vue, physique, de Charlotte Corday :

CHARLOTTE CORDAY

Peignez-moi !
dès ce soir, avant l'échafaud...

Je n'ai peur de rien ;

à peine de ce pudique coup de vent
qui me fit glisser du châle les épaules

et ce peu de lilas brun du poignet,

²⁰ Créée sous une première forme en lecture en 2008 au Théâtre du Nord-Ouest (réalisatrice Nathalie Hamel).

au pied de l'échafaud.

C'est sans doute cette admiration pour Napoléon qui m'amène à amortir le point de vue de Leopardi qui, dans son *Zibaldone*, affirme que le renom de Napoléon durera bien moins que celui d'Achille ²¹) (Leopardi fut toujours hostile à la Révolution et à Napoléon, Roi d'Italie à compter de 1805 et de l'endroit, rattaché à ce Royaume, à compter de 1808, sans compter le Directoire qui, en 1796, avec ses troupes aux ordres d'un certain général Bonaparte, avait déjà occupé quelques mois ces Marches pontificales avant qu'elles ne retournent fugitivement au Pape et ne fassent plus durablement partie de la République-soeur Anconitaine). Et je garde, certes, Achille dans l'un des derniers poèmes du recueil, mais en rendant l'allusion méconnaissable pour n'en tirer qu'une belle image, que je date de l'île d'Elbe et du mois, loin de là, de la mort de l'Empereur à Sainte-Hélène (mai 1821), alors que la première version datait le poème d'un jour quelconque, un mardi, peut-être le dernier, de février 1816, quelque année après la défaite définitive à Waterloo :

PORTOFERRAIO

(île d'Elbe), un mardi quelconque (peut-être le dernier) de mai 1821
à longues trompettes fines et allégoriques, bouchées de terre, au pied d'un quelconque talus de caserne-couvent éventré (à écusson râpeux) où ne joue plus, éternels et sérieux, qu'une section haillonneuse de gamins, et pas même à la guerre ; à qui au collège demain le chanoine crayeux, sous la peau fluide d'un buste aveugle d'Athéna et un ciel pers suant de vieux oliviers saints, peut-être parlera de la grande ombre tonnante, au loin, d'Achille.

C'est la même admiration pour l'Empereur qui me rend allergique à Marie-Louise, à la duchesse *Maria Luigia* de Parme, avec son corsaire borgne de mari au bras, Neipperg, dans les rues de Parme (où il vaut mieux aller visiter la maison de Toscanini ou déguster une spécialité au parmesan plutôt que d'y visiter le Musée Glauco Lombardi consacré à la Duchesse), alors que j'avais déjà à l'esprit un vers sur ce corsaire borgne de Neipperg. J'avais même ébauché en esprit, en pensant aux deux demi-frères et deux demi-sœurs (deux morts en bas âge) que Neipperg donna à Maria Luigia, sans parler de son troisième et tardif mariage, de

²¹ Leopardi, qui a toujours regretté la disparition de l'Italie et s'est plaint dans ses deux premiers *Canti* de voir ses compatriotes périr sous la neige russe et « les coups de l'ennemi d'un autre » (« A l'Italie », *Canti*, I, vv. 57-58), serait très étonné de voir de nos jours la fidélité de l'île d'Elbe à son Empereur (il y a même là une eau minérale *Napoleone*), de Lucques au souvenir d'Elisa Bonaparte, de nombre d'Italiens au Royaume pré-unitaire d'Italie, ou encore certains de ses compatriotes fêter chaque année par une reconstitution en costumes, dans sa propre province de Macerata, la bataille de Tolentino, jadis livrée à l'Autriche les 2-3 mai 1815 et perdue par le Napoléonien Gioacchino Murat, roi de Naples (Napoléonien malgré quelque trahison), première ébauche de l'indépendance italienne selon ces nostalgiques dont l'exercice cherche à retrouver, physiquement, sur ses lieux mêmes, le mythe même, fondateur (comme l'est souvent, par nature et destination, le mythe), ou du moins refondateur. On peut évidemment faire les mêmes remarques pour la reconstitution de Waterloo (que l'on ne pourra hélas jamais refaire dans l'autre sens, quoi que puissent y faire les nostalgiques de l'Empereur). Et, dans une moindre mesure, pour ce voyage perpétré en 2009 en autocar en ex-Yougoslavie par d'autres nostalgiques pour le bicentenaire de la création des Provinces Illyriennes, jadis françaises.

pur calcul politique ²², quelque chose comme : « Marie-Louise, non *Maria Luigia*, ne peut avoir pour mari que Napoléon et comme fils qu'un seul Roi de Rome », un vers inspiré de la préface de Racine à son *Andromaque* (Andromaque n'y peut être, au nom de la bienséance classique, que l'épouse d'Hector et la mère d'Astyanax et non, comme chez Euripide, une captive concubine de Pyrrhus et la mère d'un bâtard nommé « Molosse », *Molossos* en grec). Et puis, finalement, je ne l'ai pas fait, alors que j'ai eu par la suite, assez vite, confirmation de la justesse de ce rapprochement mythique quand j'ai découvert ces termes, dans une lettre de Napoléon à son vrai « ami » et frère Joseph Bonaparte, contemporaine de la séparation définitive de l'Empereur avec son fils, un peu notre fils à tous (si l'on en croit ma « Quatrième Bucolique » citée plus haut) : « Je préférerais qu'on égorgeât mon fils, plutôt que de le voir jamais élevé à Vienne comme prince autrichien. Je n'ai jamais vu représenter *Andromaque* que je n'aie plaint le sort d'Astyanax survivant à sa maison, et que je n'aie regardé comme un bonheur pour lui de ne pas survivre à son père. » (lettre de Napoléon à Joseph, 8 février 1814, peu de jours à peine après que Napoléon eut vu son fils pour la dernière fois, le 25 janvier 1814)

Syncrétisme et alternance

Admiration donc de l'homme, chez moi, pour Napoléon, dans l'ensemble, mais plus d'une fois aussi répulsion à son égard de tel ou tel de mes personnages. Les figures mythiques sont souvent ainsi : ambivalentes, et le colloque d'aujourd'hui a dès longtemps attiré notre attention sur cette ambivalence de l'image de l'Empereur chez nous. En fait, je ne me doutais guère en lisant cet appel à communication que les hasards du moi profond, celui qui écrit et qui crée, et se laisse déborder par ses propres personnages, m'amènerait à être à ce point contradictoire dans ma propre production, alors par exemple je suis profondément heureux d'avoir fait la connaissance du Prince Charles Napoléon, grand concepteur de la Fédération Européenne des Cités Napoléoniennes, l'un des intervenants de ce colloque, descendant direct et arrière-arrière-petit-fils de et pour moi vrai clone, jusque par sa haute taille et sa classe réellement princière, de Jérôme Bonaparte, au point que je ne puis désormais que projeter l'image physique de Charles Napoléon sur le portrait de son aïeul roi de Westphalie, qui y a d'ailleurs laissé un grand souvenir, et fut gouverneur des Invalides et du tombeau de son frère, auprès de qui il repose à jamais. Mais les hasards de la création, l'incarnation des diverses

²² Après Neipperg, Maria Luigia eut de nombreux amants et épousa six mois après son arrivée, non par amour, mais pour la commodité d'avoir pour mari le premier homme de l'état, le comte [Charles-René de Bombelles](#), un Français envoyé par Vienne pour être ministre du duché.

potentialités que comporte tout homme souvent à son insu, et pas toujours de son plein gré, sont celles-là : j'ai par exemple écrit à la fois un *Requiem en français (Grande Messe des morts)*, judéo-chrétien, alors que je ne suis ni Juif (ce que j'ai parfois regretté) ni même chrétien, sauf au plan culturel, et un recueil saphique, qui tous deux vont être en partie donnés à une semaine d'intervalle, les 21 et 28 octobre prochains, le second à l'église d'Aiglun (Alpes maritimes), le premier au Théâtre Denis d'Hyères ; et j'ai toujours très vite compris que cet état de fait pouvait mener, chez un Pessoa par exemple (la névrose, la prédisposition et l'exercice, voire le canular scripturaire aidant), à l'éclatement de la personnalité en des quantités d'hétéronymes et de personnalités distincts, au besoin dotés d'un nom, d'un horoscope, d'une écriture spécifiques donnés ou ensuite conquis.